

NOTRE FÊTE

*La sombre nuit a fait place à l'aurore ;
L'astre du jour se lève radieux.
L'hôte des bois chante un hymne sonore,
Tout est gaité sous la voûte des cieux !*

*C'est la Saint-Jean ! Comme un pur météore,
Planent dans l'air les mânes des aïeux.
Le Canadien à deux genoux implore,
Pour son pays, le patron glorieux !*

*En ce moment, nobles fils de la France,
Ah ! redisons la gloire et la vaillance
Du découvreur, du prêtre, du soldat ;*

*Nouveaux saints Louis, ces hommes héroïques
Moururent tous, courageux, catholiques,
En défendant l'honneur du Canada !...*

J. B. Caouette

LA TÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

LÉGENDE POUR NOS ARRIÈRE-PETITS-NEVEUX, EN 1980

—Grand-père, diront les futurs petits-fils d'un de nos futurs arrière-neveux, contez-nous donc quelque chose.

—Je le veux bien, mes enfants, répondra le bonhomme en bourrant sa pipe. Qu'est-ce que vous désirez entendre ?

—Un conte ! s'écrieront les plus jeunes.

—Des aventures de sauvages ! renchériront les petits hommes de quinze ans.

—Non pas, grand-père, une histoire instructive, quelque légende du bon vieux temps ! demanderont les sages, les moustaches naissantes.

—Soit ! fera le vieillard, s'adressant à ces derniers.

La scène se passera le soir du 24 juin 1880, dans une de ces grandes paroisses formées sur les riches terrains d'alluvion que recouvre aujourd'hui le lac Saint-Jean.

Après que le conteur aura soigneusement allumé sa pipe et que le cercle se sera rétréci autour de sa chaise il commencera ainsi :

—Mes enfants, il y a de ça aujourd'hui juste cent ans, nos ancêtres célébraient, eux aussi, la Saint-Jean-Baptiste dans la ville de Québec.—Il faut vous dire, entre parenthèse, que Québec était loin d'être alors ce qu'il est aujourd'hui. C'était une humble ville qui n'avait pas même cent mille âmes et dont le commerce était encore à l'état d'enfance. On y passait le temps à se chamailler à propos de politique, au lieu de travailler à la colonisation, comme cela s'est fait plus tard. Deux beaux grands ponts ne reliaient pas, comme aujourd'hui, la rive sud à la rive nord ; le chemin de fer du Lac n'était qu'en projet ; ceux de Québec à Tadoussac et de Tadoussac à Chicoutimi n'avaient pas la plus petite chance d'être construits. Tout annonçait la misère dans notre pauvre pays. On laissait les choses aller au hasard, sous l'œil de Dieu. Croiriez-vous, mes enfants, qu'à l'endroit même où nous sommes, il y avait autrefois un grand lac vaseux de plus de cent milles de tour et qu'on n'avait pas même songé à l'assécher en creusant le canal de la Grande-Décharge ? C'est pourtant comme je vous le dis. Pour me résumer en deux mots, le pays tout entier—je parle du pays français—ne comptait guère plus d'un million de canadiens, tandis qu'aujourd'hui la province du Saguenay seule en donne trois millions et qu'il y a au moins sept millions de nos gens dans ce que nous appelons la *Vieille-Province*.

A cette révélation surprenante, les petits-fils du conteur ouvriront les yeux et se diront que nous, leurs ancêtres, nous étions de fiers crétins. Avouons modestement que nous n'aurons pas volé cette épithète.

Le grand-père futur reprendra :

—La misère était donc grande chez nos ancêtres, d'il y a cent ans. Cela ne les empêcha pourtant pas de

célébrer magnifiquement notre fête nationale, en 1880. On avait invité tous les Canadiens de l'Amérique, et il en arriva plus qu'on ne l'espérait même,—si bien que la ville de Québec parut, ce jour-là, un immense camp de pèlerins, tout comme La Mecque, la ville sainte des Musulmans.

Saint-Jean-Baptiste, du haut du ciel, contemplant avec amour ce spectacle de tout un peuple réuni pour le célébrer. Il souriait doucement, le bon saint, mais il y avait une pointe de tristesse dans son sourire. Il se disait que ses amis canadiens se mettaient là pour lui en bien grands frais, et il cherchait le moyen de faire tourner à leur profit cette générosité un peu forte pour leur bourse. Une idée lui vint tout à coup, et il se dirigea tout de suite vers le trône du bon Dieu. Là se tenaient une foule de saints de sa connaissance : saint Pierre, saint Joseph, saint Mathieu, et bien d'autres. Voyant la mine renfrognée de saint Jean-Baptiste, le propre jour de sa fête, ceux-ci se doutèrent bien que leur camarade avait quelque chose à demander.

Ils ne se trompaient pas. Le bon Dieu, lui, souriait paternellement.

Saint Jean-Baptiste, se prosterna et dit :

—“ Père-Eternel, accordez une faveur à votre pauvre Jean.

—“ Que veux-tu, mon bon Jean ? Je ne te refuserai rien aujourd'hui.

—“ Père-Eternel, je voudrais aller sur la terre.

—“ Vas-y. Qui t'en empêche ?

—“ C'est que...

—“ Parle sans crainte.

—“ Je voudrais y aller avec mon corps terrestre.

—“ Mais ta tête a été coupée, tu le sais bien !

—“ Père-Eternel, vous m'en prêterez une autre semblable.

—“ C'est facile.

—“ Et j'apporterai ma vieille tête sous mon bras.

—“ Accordées les deux têtes.

—“ Seulement, je voudrais que cette dernière fut convertie en diamant.

—“ Vaniteux ! fit en souriant le Père-Eternel. Accordée aussi la tête de diamant.”

Saint Jean-Baptiste se prosterna de nouveau et partit aussitôt pour notre planète. Les saints, ses amis, le croyant toqué, souriaient dans leur barbe en le voyant ainsi agrémenté d'une tête de rechange. Mais saint Jean, qui avait son projet, les laissa rire et fila vers la terre avec la vitesse du regard de Dieu.

Il arriva à Québec en moins d'une seconde.

Tout y était en émoi. L'immense procession s'organisait ; les chars allégoriques de toutes sortes se mouvaient ci et là ; les bannières, les banderolles et les drapeaux flottaient au vent... C'était beau, c'était grand... pour l'époque.

Soudain, une étrange rumeur circule : le personnage principal de la procession, le petit saint Jean-Baptiste, a disparu !... On l'a cherché en vain... Il s'est évanoui comme une fumée, comme un brouillard... Il faut le remplacer ; mais le temps presse, la foule s'impatiente, et les lourds chariots sont déjà partout en mouvement.

Le président—il s'appelait Jacques Rhéaume—est au désespoir ; il s'arrache les cheveux... Peut-être va-t-il se dépouiller lui-même, revêtir une peau de bête et remplacer le personnage manquant.

Mais, à ce moment même un homme jeune encore se présente, arrivant on ne sait d'où. Il ressemble “ comme deux gouttes d'eau ” au vrai saint Jean-Baptiste des Ecritures et est revêtu comme lui de “ poils de chameau.” Une ceinture de cuir entoure ses reins, et il cache sous son étrange vêtement un objet assez volumineux.

Sans mot dire, l'inconnu saute dans le char principal, et fouette, cocher ! la procession s'ébranle.

Le président, tout ébahi n'en revenait pas ; il croyait rêver... Mais la foule se mit à crier : *vivat !* et le char triomphal disparut sous les arches de verdure, entre les décorations de toutes sortes, au son des fanfares éclatantes et escorté de plus de cinquante mille personnes.

Ce fut un beau jour pour notre peuple, mes enfants. Bien des cœurs forts battirent à l'unisson et bien de

douces larmes coulèrent pendant cette grande exaltation du précurseur de Jésus-Christ.

Le remplaçant du petit saint Jean-Baptiste surtout paraissait ému ; et, quand la procession fut finie, son visage était radieux et sa tête semblait entourée d'une auréole...

Le président, venu pour le complimenter et le remercier, se troubla à son aspect... Une inspiration d'En-Haut fut pour lui une révélation, et il tomba à genoux, s'écriant :

—“ Vous êtes saint Jean-Baptiste, le vrai saint Jean-Baptiste !

—“ Je le suis, en effet, répondit le saint. J'ai vu mon peuple pauvre, mais toujours croyant... J'ai voulu venir moi-même le récompenser.”

Puis, entr'ouvrant son manteau rustique :

—“ Voici ma tête, qui fut coupée à la prière d'Hérodiane... Dieu l'a convertie en diamant... Je la donne à mon peuple, à ce peuple qui m'est demeuré fidèle... Faites-en usage pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand avantage de ceux qui aiment saint Jean-Baptiste !”

Ces paroles prononcées, une grande lumière se fit, qui aveugla tout le monde, et le saint remonta au ciel...

Et voilà comment il se fait, mes enfants, que, grâce à la générosité de notre céleste patron, la population canadienne s'est décuplée et tout le pays s'est colonisé en moins d'un siècle...

Le vieillard secouera sur son pouce la cendre de sa pipe... Et nos arrière-petits neveux sentiront redoubler leur amour pour saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens-Français !

Eugène Dick

L'ABANDON

Les chances de la guerre ayant tourné contre nous, force nous fut de nous unir plus intimement dans notre détresse, afin d'opposer une résistance morale compacte aux prétentions envahissantes des vainqueurs. Il fallut alors rapetisser la patrie que la France nous avait faite si grande. Après avoir été débordés, nous ne voulions pas être absorbés. Pour éviter l'anéantissement nous avons dû nous restreindre à l'habitation des rives du fleuve Saint-Laurent. Là, protégé par la double palissade de la foi et de la nationalité, le pionnier canadien a su braver les coups du sort, rester debout sous son drapeau au milieu de ses vainqueurs étonnés.

Vanité des spéculations humaines ! Moncalm, fameux guerrier entre tous, a brisé son épée sur les plaines d'Abraham. Avec les débris de l'armée de Lévis, la France croit recevoir le dernier soupir de l'enfant qu'elle avait confié en nourrice à l'Amérique, sans toutefois, pour si peu, interrompre son orgie. Valions-nous une larme de ses yeux, lorsqu'elle venait d'abandonner Louis XIV sur son lit de mort, jetant pour ainsi dire à la voirie la personification de la gloire de tout un siècle ! Cette génération dédaignait, à la fois, et sa grandeur et son sang. Par bonheur pour nous, une main s'est trouvée à point sur le bord de l'abîme pour nous retenir dans la chute. A défaut de notre mère, la France, qui nous laissait périr dans l'oubli, nous avons eu notre sainte aïeule, l'Eglise, dont les soins nous ont sauvés d'une mort certaine. Hélas ! oui, le fils de saint Louis s'en allait au gouffre, en riant de tout le rire de Voltaire, en dansant accompagné du pied léger de la Pompadour, pendant que nous nous retenions aux branches de l'arbre du salut, que nous nous relevions vaillamment, appuyés sur la Croix.

A.-N. MONTPETIT.

Penser avant d'écrire est un principe exprès ;
Il est trop d'écrivains qui ne pensent qu'après !

J. AUCLAIR, ptre.